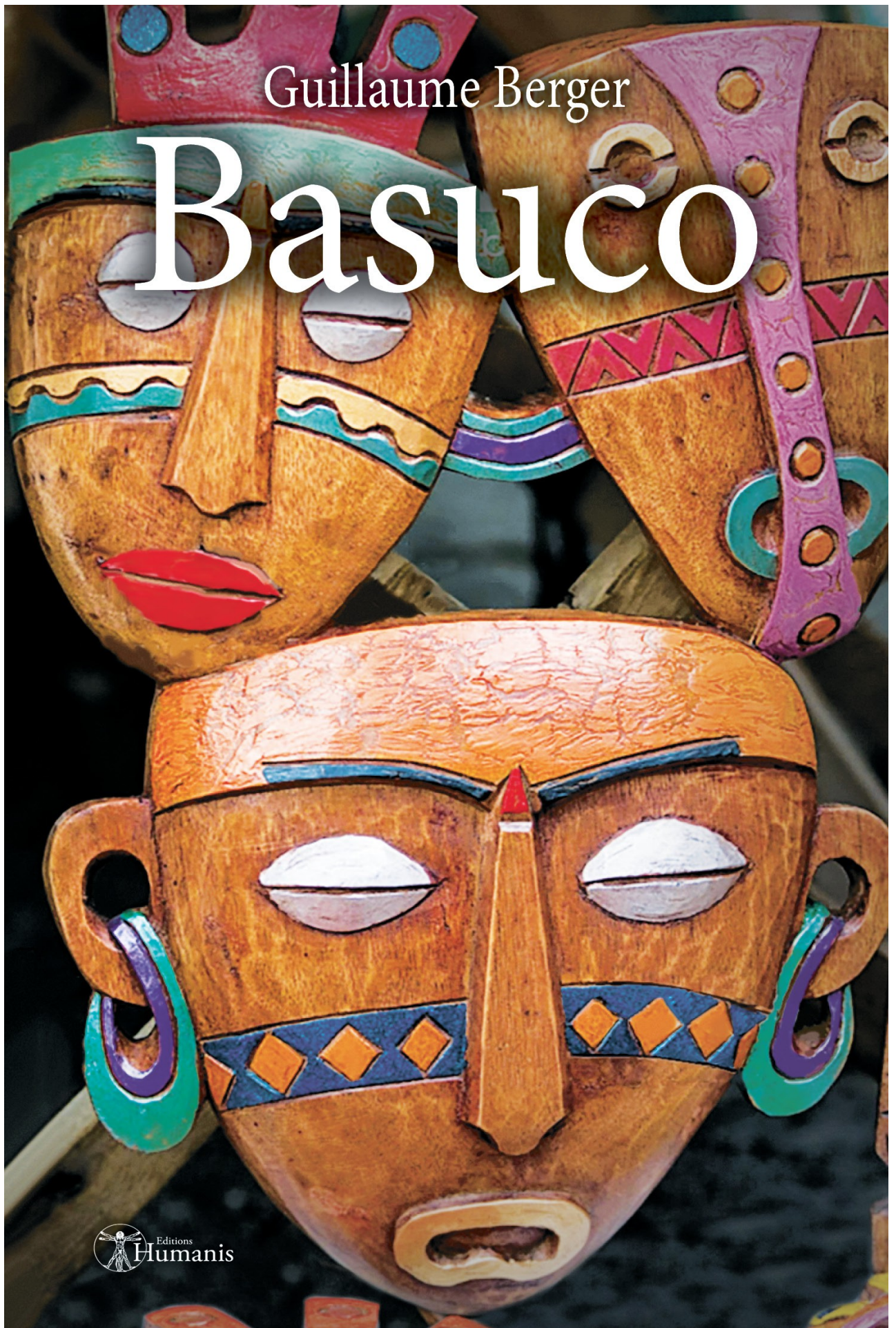


Guillaume Berger

Basuco



Guillaume Berger

Basuco

Un règlement de compte



À Amandine



© Mai 2019 — Éditions Humanis

Tous droits réservés — Reproduction interdite
sans autorisation de l'éditeur et de l'auteur.

Ce texte a bénéficié de la résidence d'écriture Hagen 2017, soutenue par la Maison du livre de la Nouvelle-Calédonie et par la Province Sud.

Photographie de couverture : Quasarphoto.

ISBN des versions numériques : 979-10-219-0399-9

ISBN distribution Hachette : 979-10-219-0400-2

ISBN autres distributions : 979-10-219-0398-2

*Anduvo de pago en pago, y en ninguno se quedó
forastero en todas partes, destino de trovador.*

Atahualpa Yupanqui

Sommaire

Avertissement :

Vous êtes en train de consulter un extrait de ce livre.

Voici les caractéristiques de la version complète :

Comprend 27 notes de bas de page - Environ 92 pages au format Ebook. Sommaire interactif avec hyperliens.

Basuco.....4

Basuco

Il est encore trop tôt, ai-je dit à Pierre. Dans cette île, boire de la bière en public avant dix heures du matin relève de l'indécence morale, une injure pure et simple à *l'ordre colonial*, comme dirait Pierre. Il ne lui a d'ailleurs pas échappé que les ivrognes se terrent au fond de la brasserie alors que la terrasse est déserte et qu'il fait un temps exceptionnel, avec tout juste ce qu'il faut de soleil, de nuages et d'alizé, un temps de carte postale, ai-je dit à Pierre. Il n'y a pas de meilleur emplacement pour apprécier les vertus de cette île, et c'est pourquoi je viens ici chaque matin, à cette même table où nous nous trouvons à présent, la plus proche des quais de la marina et les pieds dans l'eau, pour ainsi dire, mais toujours avant dix heures. Ensuite, la chaleur devient intolérable et, libérée de toute retenue, la population de l'île a vite fait de transformer ce petit paradis en un enfer d'obscénités et de confrontations inter-ethniques.

Mais Pierre n'a rien à craindre : voilà la serveuse qui revient déjà avec nos pintes. Il a dû lui taper dans l'œil, comme on dit, parce qu'habituellement je dois la rappeler une bonne demi-douzaine de fois avant qu'elle m'apporte ma bière, à cause de l'heure scandaleusement matinale, évidemment, même si, en bon expatrié, Pierre préférera sans doute parler de *défiante anti-coloniale* et de *son droit inaliénable à disposer d'elle-même*. D'ailleurs, il a parfaitement raison : nous n'avons rien à faire ici. Où que nous allions, quoi que nous fassions, nous sommes et resterons des envahisseurs, perpétuellement coupables, *perpétuellement conquistadores*. Pierre ne s'en souvient pas ? Ce sont pourtant avec ces mots que, dix ans plus tôt, il m'avait accueilli à l'aéroport de Quito, en Équateur, avant de me souhaiter *la bienvenue dans la Revolución* avec ce même rictus et ce même regard hautain qu'il affiche à présent derrière ses petites lunettes de pseudo-intellectuel.

Mais nous n'allons pas ressasser cette malheureuse histoire. C'est du passé, comme on dit, et aujourd'hui l'heure est aux retrouvailles. Je l'invite donc à se départir de ses grands airs qui n'impressionnent plus personne et à trinquer avec moi : en souvenir de notre vieille amitié, envers et contre tout, et à son arrivée dans cette île. Pour être honnête, quand j'ai lu son email, je n'y ai pas cru. Voilà dix ans qu'il n'avait pas donné signe de vie, alors, quand il m'annonçait son *débarquement dans ma colonie*, j'ai naturellement pensé qu'il se foutait de moi, une fois de plus. C'est uniquement la curiosité qui m'a poussé à me rendre à l'aéroport à la date et l'heure qu'il m'avait annoncées, pour en avoir le cœur net, et il a fallu que je le voie de mes propres yeux sortir de la salle de débarquement et s'avancer vers moi avec son rictus pathétique pour que je prenne la mesure de son désespoir, exactement la même espèce de désespoir aveugle qui m'avait moi-même jeté dans ses griffes, dix ans auparavant.

Mais qu'il se rassure : si j'avais voulu lui rendre la pareille, je ne l'aurais pas invité à monter dans mon pick-up. Non, pour être quittes, je l'aurais invité à dépasser ses *a-priori coloniaux* et à recourir à l'autobus le plus violemment indigène, et je n'aurais certainement pas manqué de lui rire au nez quand, en descendant de l'autobus une heure plus tard, il aurait constaté la disparition de sa carte bancaire, de son passeport et de ses trois cents euros de secours, *sa première contribution à la Revolución*, lui aurais-je déclaré, pour reprendre ses propres mots.

Mais je n'ai rien fait de tel. Au contraire, j'ai piloté le pick-up avec la plus grande douceur (eu égard à son prétendu *mal des transports*), sans cesser un seul instant de lui poser les questions d'usage (le vol, les films, les hôtesses de l'air) et en prenant soin d'éviter les sujets fâcheux (dix ans d'absence de réponse à mes emails, entre autres), comme si de rien n'était. Et je l'ai conduit tout droit jusqu'à cette terrasse idyllique, mon oasis personnelle, ai-je dit à Pierre, en même temps que la parfaite antithèse de la course infernale dans laquelle, sitôt après l'autobus, il m'avait entraîné sous prétexte *qu'on ne laisse pas refroidir le chicharrón* ¹,

¹ Chicharrón : friture de couenne de porc.

comme me l'avait dit et répété Pierre, pourtant parfaitement conscient que je n'étais pas dans mon état normal (il avait suffisamment voyagé à mes côtés pour connaître mon authentique mal des transports publics et se faire une idée des monstrueuses quantités de Lexomil ² et de Bloody Mary que j'avais dû m'auto-administrer d'un bout à l'autre des vingt-quatre heures de vol), et encore moins en état de parcourir à la nuit tombée des kilomètres de rues grouillantes d'indigènes en pleine frénésie collective de *lancement de carnaval*. Et je n'ai pas non plus profité de son ahurissement d'expatrié devant nos poissons tropicaux pour le pousser à l'eau comme il l'aurait pourtant bien mérité, lui qui, ce jour-là, n'avait pas hésité à me pousser sur les boulevards sud-américains les plus meurtriers, qui m'avait même traité de *tapette gringo* après qu'une mobylette m'eût écrasé le pied. En vérité, j'aurais aussi bien pu passer sous les roues d'un autobus, Pierre n'en aurait eu que faire. Tout ce qui lui importait, c'était de rejoindre au plus vite son appartement, son chicharrón et, par-dessus tout, sa maudite Zoraida.

Qu'il m'excuse si je m'emporte un peu. Je n'avais pas prévu d'entrer aussi rapidement dans le vif du sujet. Mais, franchement, comment avait-il pu imaginer une seule seconde que je tombe aux pieds de ce qu'il avait osé me présenter comme *sa fiancée* ? Il fallait être le puceau le plus désespéré pour ne pas démasquer au premier regard l'imposture totale et rester maître de soi devant les faux cils, les faux ongles, les fausses mèches, le parfum pour chiottes et le rire hystérique, typique de la petite putain indigène en chasse de passeport étranger. Alors, oui, j'avais été pris de court. Si Pierre veut tout savoir, j'avais même dû me mordre la lèvre jusqu'au sang pour ne pas cracher sur ses *tapis incas* quand sa Zoraida avait enroulé mon manou de coutume ³ autour de son gros cou imbibé de mascara, et il m'avait fallu faire appel à mes convictions les plus féministes pour répondre à ses questions insensées (si j'aimais sa ville, si on cuisinait le chicharrón dans mon île natale), uniquement destinées à faire parade devant moi de son anglais de telenovela mexicaine.

Non, je n'avais pas bronché, ai-je dit à Pierre, par respect pour lui, et au nom de notre vieille amitié (pensais-je alors). Mais ça ne lui avait pas suffi. Il attendait de moi que j'apprécie sa fiancée, que je la lui jalouse, même, si j'ose dire, palpant sans arrêt devant moi son cul *quotidiennement sodomisé* et invoquant la richesse et la prodigalité de la famille, l'appartement F3, le frigo toujours plein, la télévision à écran plasma, l'argent de poche, les week-ends dans l'hacienda familiale, le rhum millésimé qu'il me servait, la fin de sa dépendance de fils prodigue vis-à-vis de sa propre famille et *l'ironie de l'histoire*, comme il me l'avait dit et répété, en vain. Plus il cherchait à se justifier, plus il était pitoyable, à mille lieues du caustique anarchiste que j'avais connu jusqu'alors. En fin de compte, j'avais préféré me tourner vers le poste de télévision et m'absorber dans la stupide telenovela de Zoraida plutôt que de devoir en entendre davantage. Et, ça, Pierre ne me l'avait jamais pardonné. Il avait été profondément humilié que je n'approuve pas expressément son *premier amour*. Et il avait décidé de me le faire payer, le soir même, de la manière la plus sournoise, en commençant évidemment par me saouler avec son rhum millésimé, puis en m'obligeant malgré mon évidente lassitude nerveuse à passer à table et à faire honneur à l'immangeable chicharrón (*la spécialité nationale*) tout en orientant insidieusement la discussion sur le terrain de la *Revolución*, alors qu'il savait mieux que personne que les considérations politiques zoraïdiennes viendraient à bout de la patience de n'importe quel être doté d'un minimum de sens commun (et ivre, qui plus est) et l'accuseraient finalement aux injures les plus dramatiques, les plus irréversibles, et je crois même qu'il avait applaudi quand, dépassant ses espérances, j'avais fini par pulvériser mon assiette de chicharrón dans l'écran plasma et la telenovela de Zoraida.

Mais dix ans ont passé, et aujourd'hui l'heure est à la fête. D'ailleurs, je constate qu'il n'a pas encore touché à sa deuxième pinte. Il n'apprécie peut-être pas la bière locale ? Une

² Lexomil : médicament anxiolytique (calmant).

³ Manou de coutume : dans certaines îles du Pacifique, la tradition veut que l'on offre une pièce de tissu (le manou) au représentant du clan qui accueille un nouvel arrivant.

lavasse insipide, il faut bien l'admettre, en l'occurrence très certainement bourrée de crachats indigènes (le sourire perfide de la serveuse ne lui aura pas échappé). À moins que ce ne soit le remords ? C'est qu'il ne doit pas être facile de se regarder tous les jours dans la glace après avoir traîné son meilleur ami (soi-disant à *son corps défendant* et sur les injonctions de Zoraida), en pleine nuit, au cœur de la pire favela⁴ et jusqu'au fond de ce trou à rats qu'il avait eu l'inconcevable cynisme de qualifier de *tranquille petite pension colombienne* et qui m'était immédiatement apparu comme le coupe-gorge le plus redoutable, le plus inapproprié à la survie d'un gringo fraîchement débarqué, sans argent, sans papiers, ni même la plus élémentaire notion de la langue espagnole, comme Pierre le savait pertinemment. Et je n'oublierai jamais avec quelle impatience il m'avait poussé dans les couloirs obscurs et barbouillés de graffitis, et son sourire assassin quand, me remettant entre les mains du monstrueux alien en pyjama (*la dueña*⁵), il m'avait dit *adiós amigo* avant de disparaître dans les ténèbres.

Oui, Pierre peut être fier de lui : j'avais eu la trouille de ma vie. Pour être honnête, j'avais même cru que mon heure était venue. Il sera d'ailleurs enchanté d'apprendre que, depuis lors, il ne passe pas une nuit sans que je me réveille en sursaut dans mon lit, hurlant de terreur comme j'avais hurlé cette nuit-là et croyant revoir chaque balafre, chaque tatouage du barbare forcené qui enfonçait la porte de ma chambre et me traînait jusque dans la pièce voisine, au milieu d'une meute d'indigènes à moitié nus et en tous points semblables (les tatouages, les couteaux, les beuglements meurtriers) aux sanguinaires gangsters *Maras* que le ministère des Affaires étrangères décrivait comme *le fléau de l'Amérique latine* et *le plus grand danger de mort* dans ses « Conseils aux voyageurs », conseils que j'avais évidemment suivis à la lettre en demeurant à genoux, les yeux baissés et les mains sur la tête, à bredouiller (en anglais) qu'on m'avait déjà tout volé et que le sac à dos qu'ils s'arrachaient ne contenait que de vieux vêtements, mon carnet de notes et le Zarathoustra de Friedrich Nietzsche, et qu'ils devraient répondre de leurs actes devant la Justice française.

En vérité, c'est un miracle que je sois encore en vie, ai-je dit à Pierre. Il faut croire que les *Maras* avaient été suffisamment impressionnés par ma capacité à vider sans sourciller les innombrables verres d'*aguardiente*⁶ qu'ils me servaient à tour de rôle, un genre d'épreuve de force (les derniers verres du condamné, avais-je pensé), ou plutôt un rite initiatique que, à la surprise générale, j'avais passé avec succès, je dirais même avec brio puisque, malgré mon coma final, les *Maras* n'avaient pu se résoudre à exercer sur moi leurs sévices habituels, et qu'ils m'avaient même porté jusque dans mon lit, comme Pierre l'avait constaté de visu le lendemain matin, quand, rongé par le remords, il avait fait irruption dans ma chambre et m'avait réveillé à coups de gifles et d'eau glacée.

Mon poing n'avait jamais été aussi proche de sa sale gueule que ce matin-là. D'ailleurs, il se rappelle sans doute où je l'avais invité à se carrer son *crédit de cent dollars* et son *tourisme au centro histórico*. S'il n'avait pas immédiatement battu en retraite, je l'aurais attrapé par la peau du cul et je l'aurais jeté en pâture aux *Maras*, d'autant plus que je ne pouvais pas m'administrer *ma dose de Lexomil*, comme disait Pierre, pour la bonne raison que, sur ses conseils prétendument amicaux, j'avais pris la décision insensée d'entamer une cure de sevrage et donc jeté la totalité des cachets dans la cuvette des toilettes de son appartement, vingt-quatre heures plus tôt, c'est-à-dire précisément à l'heure où j'aurais eu le plus grand besoin de Lexomil, où une consommation effrénée de Lexomil aurait été à cent pour cent justifiée, à cent pour cent recommandée, comme je l'avais hurlé à Pierre en le poursuivant dans les couloirs de la pension, puis jusque dans la rue et derrière son taxi qui, heureusement pour lui, avait détalé sur les chapeaux de roue.

Sous le coup de la colère, je n'avais évidemment pas mesuré le danger que j'encourais à

⁴ Favela : quartier pauvre ou bidonville.

⁵ La dueña : la propriétaire.

⁶ Aguardiente : eau de vie.

m'aventurer dans les ruelles désertes de la favela. Je pensais ne plus rien avoir à perdre, ai-je dit à Pierre. Je m'imaginai que, plus vite je courrais, plus vite je m'extirperais du cauchemar, alors que l'unique conduite raisonnable eût évidemment été d'attendre qu'un autre taxi passât devant le portail de la pension, terminus l'aéroport de Quito. Quand j'avais compris mon erreur, il était trop tard : des meutes de gosses me barraient la route et me cernaient avec leurs tessons de bouteilles et leurs yeux déments qui m'avaient immédiatement fait penser aux *niños gomeros*, ces gosses des rues retournés à l'état de bêtes sauvages à force d'errances urbaines et de colle à pneus, plus redoutables encore que les pires guerriers Maras, à en croire le ministère des Affaires étrangères.

Celui qui voit la mort en face pour la deuxième fois en moins de vingt-quatre heures développe naturellement de nouvelles aptitudes à la survie. Et Pierre peut me croire : les *niños gomeros* avaient été déconcertés, je dirais même stoppés net dans leur élan meurtrier par la spontanéité avec laquelle je leur avais offert mon sac à dos et tout ce qu'il contenait (mes vêtements, Zarathoustra, tout ce qu'il me restait, à l'exception de mon carnet de notes, évidemment), même si, pour être honnête, je dois reconnaître que, pour une fois, c'est aussi à lui, Pierre, que je devais mon salut, et plus exactement au billet de cent dollars qu'il avait glissé (à mon insu) dans la poche de mon jean et qui avait provoqué l'entre-déchirement et la débandade des *niños gomeros*, à l'exception du plus rusé d'entre eux (le chef de meute) qui m'avait suivi jusqu'au portail de la pension et à qui j'avais encore dû remettre ma veste, mon jean et mes chaussures pour qu'il me laisse la vie sauve.

C'est à partir de ce jour que le voyage avait vraiment commencé, ai-je dit à Pierre. Ce jour où, dépouillé, esseulé, affamé, j'avais surmonté mes angoisses de *tapette gringo* pour aller frapper à la porte des Maras, et que ceux-ci m'avaient accueilli comme l'un des leurs, comme l'un de leurs *compañeros*, comme dirait Pierre avec son ironie coutumière. Parce qu'il est évidemment incapable de comprendre, il n'a même jamais voulu croire que, vingt-quatre heures après mon atterrissage, je fisse partie d'un gang Maras, lui dont toutes les années de voyage (*d'exil*, comme il disait) se résumaient à sa Zoraida, à son appartement F3 et à ses études de sociologie comparative à l'*Universidad Central*. Il a toujours trouvé préférable de me traiter d'*affabulateur*, par pure jalousie, parce que son voyage ne lui a rien appris et qu'il aurait rêvé d'avoir des couilles, de boire de l'aguardiente avec les Maras et d'être celui qui, aujourd'hui, arbore l'*horrible paletot fasciste* des « Autodefensas Unidad de Colombia ⁷ » que m'avait offert Carlito, le chef du gang, et désormais mon *amigo* le plus intime.

Je me souviens encore de la stupeur de Pierre, le jour où il est entré dans la chambre des Maras. Ah, il n'en menait pas large ! Lui qui pensait me récupérer à la petite cuillère, voilà qu'il me trouvait en train de danser le pilou ⁸ au milieu des acclamations d'une demi-douzaine de guerriers Maras en armes. Ce jour-là, il aurait suffi que je claque des doigts pour qu'ils le réduissent en charpie, d'autant que Carlito était plus saoul que jamais, qu'il n'arrivait plus à suivre les épisodes télévisés des Simpson et qu'il s'apprêtait à déplier sa vieille carte de Colombie pour pleurer le pays natal, en général le moment de l'après-midi où il était le plus ombrageux, et en tout cas le moins enclin à tolérer qu'un gringo binoclard repoussât le verre initiatique d'aguardiente qu'il lui tendait généreusement (Pierre aurait été immédiatement égorgé si je n'avais pas bu le verre à sa place).

Oui, il avait eu de la chance : ce jour-là, j'avais eu pitié de lui. Il m'avait suffi de l'entendre parler de *chamailleries puériles* et de *passer l'éponge* sur ce ton faussement désinvolte pour me rendre compte du poids de sa culpabilité. En vérité, ce jour-là, ce n'est pas moi qui avais besoin d'un *coup de main*, comme il l'avait insinué avec sa mauvaise foi habituelle, mais bien lui, Pierre, qui avait quelque chose à se faire pardonner. Et c'est uniquement pour cette raison (la pitié) que j'avais consenti à sortir de la chambre des Maras pour aller *faire du tourisme à la Fundación Guayasamin* avec lui et sa Zoraida.

⁷ Autodefensas Unidad de Colombia : groupe paramilitaire d'extrême-droite.

⁸ Pilou : danse traditionnelle des autochtones de Nouvelle-Calédonie.

Évidemment, je devrais aujourd'hui regretter ma décision. Si j'avais décliné l'invitation de Pierre, le fameux accident aurait été évité, et lui et moi serions peut-être restés amis. Mais je ne regrette rien. Ou bien, si, une seule chose : de ne plus jamais être amené à revoir la Fundación Guayasamin. De vivre sur une île où il est strictement impossible de parler de la Fundación Guayasamin. Où le ciel bleu, le soleil, l'alizé dans les mâts des voiliers ne sont pas compatibles avec le génie du peintre Oswaldo Guayasamin. Où l'unique obsession des insulaires installés à la table voisine consiste à engloutir le maximum de bière (il est dix heures passées) et à beugler toujours les mêmes obscénités identitaires (pro-pickup, anti-indigène, anti-expatrié), *typiquement coloniales*, comme dirait Pierre. Et il aurait parfaitement raison. Les insulaires ne comprendront jamais Oswaldo Guayasamin parce qu'il est précisément le peintre le plus anti-colonial, le plus anti-identitaire, le plus anti-insulaire, comme je l'avais déjà déclaré à Pierre, dix ans plus tôt, en faisant la découverte de la Fundación Guayasamin, en proie à la plus brutale crise mystique et littéralement submergé d'amour, ce que Pierre ne pouvait évidemment pas comprendre, avec sa haine et ses grands airs et sa moue de pseudo-intellectuel désabusé, exactement la même sale gueule qu'il affiche à présent pour dissimuler sa gêne, lui qui n'avait même pas été capable de me remercier quand je m'étais précipité à la boutique de la Fundación Guayasamin pour lui acheter (avec les cinquante dollars qu'il venait de me prêter) la reproduction des « Lágrimas de sangre » (le chef-d'œuvre guayasaminien), qui était même allé jusqu'à me traiter de *débile mental* quand j'avais offert à sa fiancée la reproduction de la « Ternura » (la toile la plus zoraïdienne), sans penser à mal, et en tout à cas à mille lieues d'imaginer quelles répercussions cette simple coutume de pardon aurait sur la libido de Zoraida.

Mais nous n'allons pas ressasser cette épouvantable affaire. Ce n'est ni l'heure, ni le lieu, et je comprends que Pierre perde de sa superbe au souvenir de cette offense, évidemment la plus grave qui puisse survenir dans la vie d'un homme, même si les faits remontent aujourd'hui à dix ans, presque jour pour jour, et qu'il y a en quelque sorte *prescription*, comme dirait Pierre avec sa sagesse affectée, pour ne pas dire sa sagesse de cocu.

D'ailleurs, à bien y réfléchir, je me demande dans quelle mesure ce n'est pas moi qui avais été offensé, si je n'avais pas été le dindon de la farce, froidement manipulé dans l'intention de régler les comptes domestiques de Pierre (pour se prouver que sa fiancée n'était qu'une pute indigène intéressée) et de Zoraida (pour presser Pierre de lui passer la bague au doigt). Voilà qui expliquerait pourquoi, en sortant de la Fundación Guayasamin, Pierre nous avait conduits tout droit dans ce repère à Noirs en rut, le Pipa-bar, sous prétexte de me faire découvrir *l'esprit du carnaval, le reggaeton et le cuba libre*⁹, et je comprends mieux quel genre d'intérêt Zoraida avait en réalité porté à mon analyse des « Lágrimas de sangre » (dont je m'étais moi-même offert une reproduction), sa perturbante proximité, sa main posée sur le haut de ma cuisse, comme si de rien n'était, et pourquoi Pierre n'était pas intervenu quand il en était encore temps. Non, il avait préféré filer du Pipa-bar, sous prétexte de *nausées*, de *cuba libre frelaté*, ou encore de *Noirs insupportables* et en particulier *le Noir au masque de macaque*, le mâle dominant (remarquablement costaud, il fallait bien l'admettre). En ce qui me concerne, si Zoraida avait été ma fiancée et que quiconque (aussi costaud fût-il) s'était avisé de l'entraîner sur la piste de danse pour lui peloter le cul sous prétexte de carnaval, j'aurais sévi avec la plus grande sévérité, peut-être encore plus sévèrement que j'avais sévi ce soir-là. Et Pierre devrait me remercier, parce que sa Zoraida n'aurait pas échappé au viol collectif que lui réservaient les Noirs du Pipa-bar, elle s'y serait même prêtée volontiers (elle déboutonnait déjà son décolleté) si je n'avais pas terrassé le grand macaque d'un magistral *batangson tok tchigui*, puis dispersé ses acolytes à coups de *bande tollyo tchagui* et de *han sonnal mok tchigui*.

Mais, ça, Pierre n'a jamais voulu le croire, naturellement. Il est trop impotent, trop frustré par sa propre nullité physique pour comprendre la valeur de la violence et le pouvoir exceptionnel qu'elle confère à son détenteur (plus puissant que n'importe quel pseudo-

⁹ Cuba libre : cocktail de rhum, de cola et de citron.

intellectuel) et admettre que, grâce au taekwondo (*une simagrée de pédés chinetoques*), j'avais forcé le respect des Noirs du Pipa-bar, que je m'étais même imposé comme leur nouveau chef, en quelque sorte. Ça, même Zoraida l'avait compris. Dès lors, comment lui jeter la pierre ? Quelle fiancée n'aurait pas machinalement pesé le pour et le contre, avec d'un côté Pierre, le pétochard, le fuyard, le *pacifiste* (typiquement français), et de l'autre l'énergique taekwondoka qui, en son nom, avait maté un bar entier de mâles en rut ? Il était parfaitement naturel que Zoraida succombe, et, par conséquent, que je succombe moi-même, emporté dans le tourbillon du carnaval, du reggaeton et du cuba libre (le cocktail le plus vicieux) que nous servaient et nous resservaient avec la plus grande dévotion le macaque et ses acolytes.

Mais qu'il se rassure : ensuite, je ne me souviens de rien. C'est d'ailleurs la première chose que j'avais voulu lui dire quand, une semaine après le malheureux accident, il s'était présenté à la pension, dans la chambre du crime où flottaient encore les relents de parfum bon marché de sa fiancée. Mais je n'avais rien dit. Car je m'étais préparé à tout : à des larmes, de la colère, de la bagarre, même (je croyais encore en sa dignité d'homme bafoué), mais certainement pas à ces petits yeux goguenards, et encore moins à ce qu'il attribue à brûle-pourpoint les suçons qui me couvraient le cou à mon *idylle Maras*. Et j'étais resté sans voix, si profondément abasourdi par le jusqu'au-boutisme de sa mauvaise foi et de sa lâcheté que, plutôt que de l'inviter à s'asseoir sur le lit avec un bon verre d'aguardiente en guise de coutume de pardon (même si je ne me souvenais de rien), je l'avais écouté déballer ses sornettes sur le temps qu'il faisait, l'été andin, le week-end, et c'est pour ainsi dire malgré moi que je m'étais laissé entraîner dans sa prétendue *tournée des grands-ducs, comme au bon vieux temps*, comme avait dit Pierre.

Oui, il m'avait bien berné. À sa manière décontractée, exceptionnellement amicale de railler la dernière intervention télévisée du *Compañero Presidente* dans le taxi qui nous conduisait au centro histórico, j'avais réellement cru qu'il avait passé l'éponge, au nom de notre vieille amitié, et parce qu'il avait fini par accepter que sa fiancée offrît son cul au premier gringo venu (le prix à payer pour assurer sa propre sécurité matérielle), et qu'il était par ailleurs conscient que c'était lui, avec ses mauvais coups et sa lâcheté atavique, qui l'avait délibérément poussée jusque dans mon lit.

Mais c'était gravement sous-estimer la perversité pierrienne. Car nous n'avions pas plus tôt franchi le seuil de son soi-disant *chouette bar* que j'avais flairé le piège et compris qu'en vérité il n'avait rien oublié, rien pardonné, il avait seulement changé son fusil d'épaule et, faute d'être assez téméraire pour m'anéantir physiquement, il avait entrepris de m'anéantir moralement en m'entraînant dans le bar le plus touristique de la ville, et ce dans l'unique intention de me rappeler ma condition de touriste occidental, aussi grotesque et insignifiant que n'importe lequel des blancs-becs en maillots de corps phosphorescents qui buvaient de la Budweiser et commentaient leurs albums photographiques respectifs (en anglais) d'un bout à l'autre de la terrasse de son *bar à gringos*, et même d'autant plus grotesque que, quelques instants plus tôt, en descendant du taxi (et insidieusement mis en confiance par Pierre), je lui avais confié mon sentiment de devenir de moins en moins gringo, et en quelque sorte de plus en plus Maras. *Encore plus grotesque que le plus grotesque d'entre eux* (le touriste avec le poncho et le bonnet à pompons incas), voilà ce que disait le sourire de Pierre. Et il avait sans doute raison. Mais ce que j'aurais dû lui répondre, ce jour-là, c'est que personne ne serait jamais plus grotesque que lui, Pierre, le *Sud-Américain d'adoption*, comme il se qualifiait lui-même, c'est-à-dire comme le parfait enculé d'expatrié (aurais-je dû lui répondre).

À ce propos, il doit aujourd'hui penser que je l'ai amené sur cette terrasse dans l'intention expresse de lui rendre la monnaie de sa pièce. C'est qu'il faudrait être aveugle pour ne pas remarquer que nous sommes littéralement cernés par les expatriés, reconnaissables entre tous à leur manière d'être partout comme chez eux et de parler trop fort de leur région natale en empruntant (et, ce faisant, en dénaturant) le maximum d'expressions locales jugées pittoresques (pro-pick-up, anti-indigène, parfois même anti-expatrié), les alter-egos de Pierre,

en quelque sorte.

Mais il n'a rien à craindre : en me rejoignant sur cette île, il s'est suffisamment auto-humilié pour qu'il soit nécessaire d'en rajouter. Aujourd'hui, il m'inspire un tel sentiment de pitié que je vais lui payer une troisième tournée de bière, contrairement à Pierre qui ne m'avait payé qu'une seule tournée dans son bar à gringos, trop pressé qu'il était de m'imposer ensuite sa *visite culturelle du centro histórico* et son verbiage d'expatrié désabusé (la *conquista*, les massacres, les églises, le *socialismo del siglo XXI*¹⁰, la *Revolución* récupérée par le *Compañero Presidente et les néo-coloniaux*) que je n'avais écouté que par lassitude, au bord de l'effondrement nerveux, il faut bien le reconnaître. Et Pierre avait certainement pensé me donner le coup de grâce en m'entraînant à l'intérieur de la *peña folklórica*¹¹ de son *amigo le Pollero*¹², cet énergumène argentin accoutré en Maradona qui m'avait broyé la main avec des yeux débordants de haine anti-non-Argentin avant de me servir son abominable bière argentine dans son verre le plus sale (*Salud*, avait ricané Pierre en levant sa coupe de vin) et de me soumettre à un interrogatoire en règle dans son patois chuintant, délibérément inintelligible pour tout non-Argentin et uniquement destiné à tendre la perche à Pierre et à ses traductions destructrices (*insulaire, touriste, paranoïaque*).

Pour être honnête, j'avais été à deux doigts de capituler, et je peux aujourd'hui avouer à Pierre que c'était moins pour m'occuper de ma demande de nouvelle carte bancaire que pour envoyer un S.O. S de rapatriement à ma famille que j'avais demandé au Pollero l'autorisation d'utiliser l'un des ordinateurs de sa *peña folklórica*.

Mais le destin en a décidé autrement, ai-je dit à Pierre. Il a suffi d'un seul email pour que la roue se renverse et que, subitement, ce ne soit plus Pierre qui m'écrase, mais que ce soit au contraire moi qui écrase Pierre. D'ailleurs, il ne s'en est jamais vraiment remis. Il suffit de voir à présent comme il s'agite et se détourne sur sa chaise. Cependant, je lui déconseille de continuer de regarder en direction des jeunes indigènes qui se sont installés à la table d'à côté. Il s'agit d'un peuple excessivement pudique et, d'ici deux ou trois pintes de bière, Pierre risque d'avoir de graves ennuis (la lapidation est la première spécialité identitaire indigène). Il ferait mieux de me regarder en face et d'écouter ce que j'ai à lui dire.

Qu'il se rassure : je ne vais pas lui réciter une nouvelle fois l'email providentiel de ma mère. Je me souviens trop bien du voile de mort qui était tombé sur son visage quand j'avais bondi de l'ordinateur de la *peña folklórica* en m'écriant que j'avais *remporté le premier prix du concours littéraire de l'île*, et que *dans quelques jours il serait transféré sur mon compte en banque un premier versement* représentant plus d'argent que je n'en avais jamais possédé, *la juste récompense de toutes ces années d'écriture*, comme me l'écrivait ma mère, et en particulier de mes deux dernières années parisiennes, exclusivement consacrées aux petits boulots inhumains et aux longues nuits de désespoir littéraire dans ma chambre de bonne sordide (*pathétiquement bukowskienne*, comme disait Pierre) où j'avais écrit plus d'une centaine de nouvelles en deux ans, dont celle qui avait *conquis le jury à l'unanimité* et qui venait juste à temps me redonner la confiance en moi nécessaire à la poursuite de mon travail ainsi qu'une relative prospérité matérielle, d'autant plus *qu'un deuxième versement serait opéré dès réception de mon recueil de nouvelles par le jury*, comme l'avait écrit noir sur blanc ma mère et comme je l'avais lu et relu à l'intention de Pierre (médusé) et du Pollero, qui, contre toute attente, était sorti de sa réserve, qui m'avait même donné l'accolade et avait ensuite tenu à m'offrir un deuxième verre de bière, *invita la casa*¹³. Mais je lui avais répondu qu'il n'en était pas question, cette fois c'était moi qui régala (je rembourserais Pierre dès

¹⁰ Socialismo del siglo XXI : socialisme du XXI^e siècle, projet politique développé dans plusieurs pays d'Amérique du Sud à partir de la fin des années quatre-vingt-dix (Vénézuéla, Équateur, Bolivie, Brésil...)

¹¹ Peña folklórica : en Argentine, bar ou restaurant où l'on joue de la musique folklorique.

¹² Pollero : ce mot a le double-sens d'« éleveur de volaille » et de « passeur ».

¹³ Invita la casa : offert par la maison.

que j'aurais reçu ma nouvelle carte bancaire), du whisky, de l'aguardiente, même du cuba libre, s'il préférerait, tout, sauf de la bière argentine, *por favor*.

Pierre ne peut pas avoir oublié dans quel état s'était mis le Pollero. Il s'était évidemment bien gardé de m'informer des us et coutumes argentins (*refuser une Quilmes, c'était porter atteinte à la nation tout entière*, m'apprendrait-il par la suite), et j'étais d'abord resté perplexe, pensant assister à un genre de pilou argentin. Puis, devant les proportions que prenait l'affaire (les yeux exorbités, l'écume aux lèvres, les glapissements, les coups de poing assénés contre le maillot Maradona), j'avais compris que le Pollero nous foutait à la porte de sa *peña folklórica*, et je n'avais pas pu m'empêcher de sourire, pour ainsi dire malgré moi et sans penser à mal, même si je savais que nous allions fatalement en arriver aux mains. Mais c'était sans compter sur l'intervention de Pierre, aussi soudaine qu'inattendue, son heure de gloire, en quelque sorte. Jamais je n'aurais imaginé qu'il eût les couilles de s'interposer entre deux adversaires, ai-je dit à Pierre, et encore moins qu'il osât défier un enragé argentin en le traitant de *puto* et de *concha su madre*. Et si, n'y tenant plus, j'avais éclaté de rire, ce n'était pas tant à cause du verre de bière qu'il avait tenté de balancer dans la gueule du Pollero (et qui avait éclaboussé le portrait du général Perón) que pour exprimer ma sincère satisfaction à l'idée que la leçon du Pipa-bar n'était pas restée lettre morte, et que Pierre était enfin en passe de devenir un homme, un vrai, avais-je alors pensé.

Il va forcément me trouver *pathétique*, mais notre fuite de la *peña folklórica* (poursuivis par les hurlements et les menaces de mort du Pollero) reste le dernier souvenir que je conserve de notre amitié. Parce que, oui, j'avoue que j'avais alors eu l'ingénuité, pour ne pas dire l'idiotie de croire que tout s'était arrangé, que nous étions redevenus les bons vieux amis d'antan, et il m'a fallu beaucoup de temps pour comprendre que l'extraordinaire volubilité avec laquelle Pierre avait dégoisé sa charge anti-peuple argentin (*ignorant, paresseux, menteur, voleur, hypocrite, traître, fasciste*) pendant tout le trajet de taxi n'avait été qu'une manœuvre de diversion destinée à écarter le sujet qui fâche, qui le rendait en vérité fou de rage, lui, l'écrivain raté : ma consécration littéraire. Et ce n'est qu'aujourd'hui que j'en parle à Pierre que je comprends qu'il ne m'avait nullement conduit à sa soi-disant *fiesta* pour *fêter ça*, comme il l'avait prétendu, mais uniquement en désespoir de cause, pour tenter coûte que coûte de me détourner de mes devoirs littéraires (le recueil de nouvelles).

À sa décharge, je reconnais qu'il est difficile de ne pas tomber amoureux la première fois qu'on rencontre la Soledad. Le vrai coup de foudre, ai-je dit à Pierre. Dès l'instant où elle nous avait ouvert la porte de sa *fiesta* et introduits dans son appartement (une longue pièce blanche et nue remplie de beatniks dansant le reggaeton), je n'avais plus eu d'yeux que pour la Soledad, ne prêtant attention ni aux calomnies que Pierre me chuchotait dans une oreille (*des fils de bonne famille qui arboraient des wiphalas* ¹⁴ *sur le tableau de bord de leurs V8 américains*), ni au monologue pro-Inca que l'ivrogne indigène Rodrigo, dit le Puma, hurlait à tout rompre dans mon autre oreille, comme si ses insultes anti-conquistador ne m'étaient pas personnellement adressées, comme s'il n'existait plus rien au monde que les yeux verts et les longues boucles brunes de la Soledad, la femme de ma vie, m'étais-je dit et répété.

C'est seulement quand le Puma m'avait craché au visage que j'étais revenu à moi. Alors il avait dû penser que sa dernière heure était venue. Moi-même, j'avais bien cru que mon *meong peguy* l'avait tué net. Dans tous les cas, s'il est encore en vie aujourd'hui, le Puma peut bénir chaque jour les lois sacrées du taekwondo (qui proscrivent notamment d'achever son adversaire au sol), et surtout la Soledad qui s'était immédiatement interposée et m'avait terrassé d'un seul coup de pied entre les couilles. Une pure amazone, avais-je pensé en la regardant s'accroupir sur le Puma et le réanimer à coups de gifles avec un émerveillement désespéré, convaincu que je venais de perdre la femme de ma vie et que Pierre avait raison quand il m'annonçait que je m'étais *lamentablement grillé*.

¹⁴ Wiphala : drapeaux rectangulaires à sept couleurs utilisés comme symboles identitaires par certains peuples autochtones des Andes.

Mais Pierre n'a jamais rien compris aux femmes. Avec son esprit de castré (typiquement français), il n'aurait pu concevoir un seul instant que, le Puma sorti d'affaires (il était parti bouder dans un coin de la pièce), l'indignation purement circonstancielle de la Soledad laisserait place à une reconnaissance tacite envers l'homme fort qui avait maté le trouble-fête. Quelle n'avait alors été la stupéfaction de Pierre de voir la Soledad nous rejoindre au buffet-bar (où je noyais mon désespoir dans le cuba libre et les pointes de cocaïne que Pierre avait achetées au Pollero avant notre fuite de la peña folklórica), et plus encore de m'entendre rejeter son invitation à la rejoindre sur la piste de danse. Il avait cru à un malentendu, mais j'avais immédiatement interrompu ses pseudo-traductions pour laisser entendre à la Soledad ce que je pensais des gens qui dansent (qui plus est sur du reggaeton, musique zoraïdienne par excellence) et des capricieuses petites filles de bonne famille qui s'amuse à jouer avec le cœur des hommes, comme je l'avais déclaré à la Soledad de but en blanc, en espagnol.

J'espère que Pierre a retenu la leçon : si les Zoraida s'achètent à coups de passeports européens, les femmes de la trempe de la Soledad se conquièrent dans la plus stricte honnêteté intellectuelle. D'ailleurs, son indignation n'avait (encore une fois) été qu'une indignation de façade, et en vérité rien d'autre qu'une perche tendue pour que je me fasse pardonner en lui servant des verres de cuba libre pendant que Pierre s'en allait rejoindre sa Zoraida, mission accomplie, *pour me laisser faire ce que j'avais à faire*.

Je me suis toujours demandé ce qu'il avait voulu dire par là. À l'origine, il est évident que sa démarche d'entremetteur n'avait rien eu d'amical, qu'elle s'était même essentiellement articulée autour d'une volonté de nuisance (contre mon indépendance d'esprit et, partant, mes capacités littéraires). Il semblerait cependant que, très rapidement, Pierre se soit pris à son propre jeu, et qu'il ait sincèrement cru en ce qu'il nommait mon *histoire d'amour*. Mieux : que, par projection sur moi, il ait tenté d'assouvir ses propres fantasmes sexuels relatifs à la Soledad.

Voilà qui explique pourquoi, dès le lendemain, Pierre s'était empressé de venir me retrouver à la pension, pour soi-disant *venir aux nouvelles*. Mais je n'ai jamais partagé son goût pour le commérage pornographique (pourtant le seul domaine où il s'était toujours montré le plus rigoureusement véridique, comme j'avais pu le vérifier à la pratique du culte sodomite de Zoraida), et il s'était presque fâché devant mon mutisme et m'avait traité d'ingrat alors que c'est lui, Pierre, qui me doit une fière chandelle d'avoir épargné ses illusions de puceau et sa conviction profonde selon laquelle *les plus belles femmes sont les plus belles salopes*, conviction dont la Soledad incarne le démenti le plus catégorique. D'ailleurs, ai-je dit à Pierre, je suis sûr il ne m'aurait pas cru, qu'il m'aurait traité de *petite bite*, de *babilan*.

Si seulement !

Aujourd'hui, mon plus grand regret sud-américain (et probablement le fondement de mon échec final), c'est de ne pas être reparti avec Pierre, ce soir-là. Alors, tout aurait été différent : la Soledad serait restée la muse inaccessible, je me serais cloîtré des mois durant dans la chambre de la pension et j'y aurais écrit un recueil de nouvelles désespérées qui m'aurait rendu célèbre. Dans tous les cas, je n'aurais jamais dû la suivre dans son lit. J'aurais dû me douter que les vigoureux préliminaires qu'elles m'avaient prodigués sous le bar trahissaient un profond dérèglement sexuel. Mais je n'avais pas su résister et, dès lors, notre *histoire d'amour* était vouée à l'échec.

J'épargne à Pierre les détails lugubres et proprement désacralisant de cette première nuit, même s'il serait certainement trop heureux d'apprendre dans quelle mesure ce n'est pas moi qui avais *baisé la Soledad*, mais bel et bien la Soledad qui m'avait baisé. Tout ce que je peux lui dire, c'est que cette nuit avait été assez traumatisante pour m'empêcher d'écrire une seule ligne quand, cahin-caha, j'avais finalement regagné la pension colombienne, le lendemain matin, et qu'il avait remporté son pari, en quelque sorte, parce que je n'avais alors eu d'autre choix que de passer mes journées à regarder les Simpson et à boire de l'aguardiente et de la bière (j'avais reçu ma nouvelle carte bancaire) en compagnie de Carlito pour essayer de ne

plus penser aux hurlements de bête sauvage de la Soledad ainsi qu'au numéro de téléphone qu'elle avait inscrit sur la dernière page de mon carnet de notes, au milieu d'un grand cœur fleuri.

Car, en ce qui la concernait, la Soledad avait naturellement choisi de nier en bloc. Elle ne pouvait pourtant pas ne pas avoir pris acte de mon épouvante, et encore moins de l'irréversible (il faut bien l'admettre) dégradation de ma vigueur physique, je dirais même de ma syncope quand, au comble de la démence, elle m'avait jeté au sol pour m'écraser le visage sous son cul.

Quand j'avais fini par me réveiller, il faisait grand jour et j'avais découvert avec terreur le plateau de croissants et de gélazines posé au pied du lit et la Soledad qui, blottie contre moi (dans le plus simple appareil), m'appelait d'une voix tendre son *querido*, son *amor*, sa *vida*¹⁵ et insistait sur ma ressemblance frappante avec son ex-petit-ami, le poète anarchiste italien pour les beaux yeux duquel elle avait abandonné ses études d'anthropologie, prête à tout pour créer à ses côtés la communauté libertaire *Utopía*, jusqu'au jour où l'ex-petit-ami était reparti chez lui, en Italie, pour ne plus jamais revenir. Mais c'était de l'histoire ancienne (trois mois), m'assurait-elle. Elle ne souffrait plus. Au contraire : aujourd'hui elle croyait à nouveau en la vie, parce qu'elle savait que, tous les deux, nous trouverions l'emplacement idéal pour la communauté *Utopía*.

Mais voilà le plat de Pierre qui arrive enfin. Évidemment, en bon expatrié, il a choisi le « poisson du lagon », pour l'exotisme, et sans se douter qu'il s'apprête probablement à vivre la plus redoutable expérience digestive de sa vie, comme semble l'indiquer le sourire vengeur de la serveuse indigène (trop heureuse de secouer le *joug colonial* avec le poisson du lagon le plus toxique). Si Pierre avait un tant soit peu observé ce qu'il se passait autour de lui, il n'aurait d'ailleurs pas manqué de remarquer que, sur cette terrasse (comme sur toute l'île), l'insulaire s'en tient aux frites d'importation et à la bière locale.

Mais où en étais-je ? Ah, la Soledad ! Finalement, j'avais réussi à déguerpir de son lit (non sans avoir d'abord dû me plier à mes nouveaux *devoirs conjugaux*) et à rentrer dare-dare me réfugier dans la pension. Là, j'avais compté les jours. Mais j'avais eu beau essayer de me convaincre que chaque heure, chaque minute écoulée m'effaçait un peu plus de sa mémoire (*son pire coup*, me répétais-je inlassablement), en vérité je savais pertinemment que, tôt ou tard, la furie finirait par apparaître.

De fait, ce matin-là, même les Maras semblaient inquiets. Ils m'avaient à peine salué quand j'étais entré dans leur chambre, et ils avaient terminé leur toilette avec une précipitation inaccoutumée, comme s'ils voulaient décamper au plus vite de la chambre avec leurs sacs de CD-ROM et de sandales de contrebande plutôt que de venir s'asseoir un moment avec moi, comme tous les matins, pour partager la bouteille d'aguardiente et la caisse de bière que je rapportais de l'épicerie voisine.

Quant à Carlito, il demeurait allongé dans son lit, la tête enfouie sous son oreiller, grommelant sourdement à chaque fois que je décapsulais une bière. J'avais dû boire plus de la moitié de la caisse avant qu'il se lève enfin et me rejoigne devant le poste de télévision. Mais, ce matin-là, ni la bière, ni l'aguardiente, ni même Homero (le Simpson préféré de Carlito) n'avaient vraiment détendu l'atmosphère. Carlito continuait de grommeler et se tournait sans arrêt vers la porte de la chambre, comme si son sixième sens paramilitaire le prévenait de l'imminence du danger. La tension était même montée d'un cran quand, dans ma nervosité, j'avais renversé une bouteille entière de bière entre nous, et je dirais qu'elle était parvenue à son paroxysme lorsque, retirant précipitamment ma chemise pour éponger, j'avais malencontreusement fait tomber ma cigarette allumée sur la carte sacrée de Colombie.

Dans ces conditions, je dois admettre que je m'étais inconsidérément réjoui de ce que la Soledad fit irruption dans la chambre à cet instant précis. Je m'étais même empressé de me lever pour aller à sa rencontre (et, ce faisant, m'éloigner de Carlito). Mal m'en a pris ! Car je

¹⁵ Querido, amor, vida : chéri, amour, vie.

sous-estimais encore gravement ce dont était capable la Soledad, qui n'en était pas restée aux mots (*machiste, gringo, pédé*), ni même au coup de pied dans la bouteille d'aguardiente et au renversement du poste de télévision. Et je me moque que Pierre me croie ou pas (Carlito et moi n'en avions nous-mêmes pas cru nos yeux) si je lui dis que la Soledad avait sorti de son innocente besace hippie une bombe de gaz lacrymogène et qu'elle nous en avait aspergés de la tête au pied, puis qu'elle m'avait traîné par les cheveux jusqu'à la salle de bains de la pension, qu'elle m'avait jeté sous la douche et m'avait à moitié noyé sous l'eau glacée.

Je n'ai évidemment jamais parlé à personne de cette humiliation. Et Pierre peut toujours rire dans sa barbe. Si c'est à lui que je me décide d'en parler aujourd'hui, c'est que je me moque éperdument de ce qu'il peut penser, lui, le tyrannisé, l'esclave zoraïdien, le *cocu multirécidiviste*, comme il a lui-même fini par le reconnaître dans l'email qui m'annonçait son départ d'Amérique du Sud et son débarquement dans cette île. Lorsqu'on tolère que sa fiancée se fasse baiser par le premier venu, *pourvu qu'il soit gringo*, on n'a pas de leçon d'amour à donner aux autres.

Et puis, aujourd'hui, les choses se passeraient évidemment tout autrement. Femme ou pas femme, je répondrais coup pour coup, sans pitié, ou en tout cas je la chasserais par tous les moyens de la pension colombienne, et jamais plus je ne me laisserais embarquer (pour ne pas dire séquestrer) dans une quelconque *quête de la communauté Utopia*.

Mais, à l'époque, j'étais trop délicat, trop poli, trop romantique et, quand j'avais repris mes esprits, il était trop tard. Le taxi nous avait déposés devant le Terminal terrestre, la Soledad, moi, une autre hippie et le Puma, et je n'avais eu d'autre choix que celui de suivre le groupe et même marcher sur les pas du Puma, cette fois tout à fait sobre et qui, profitant de mon évidente détresse, avait recouvré toute sa dignité et endossé le rôle du Bon Samaritain, le généreux indigène guidant le sale gringo à travers la foule menaçante (voire clairement hostile) du Terminal. Et je l'avais piteusement écouté me traduire en quechua ¹⁶ les noms de chacune des compagnies de transport routier, et, dans ma solitude, je serais probablement allé jusqu'à le remercier, j'aurais peut-être même embrassé ses rastas répugnantes si la Soledad ne gardait pas ma main serrée dans la sienne et ne me susurrant à l'oreille qu'elle était *si heureuse de vivre cette aventure avec moi*, comme si de rien n'était, comme si, une heure plus tôt, elle n'était pas en train de me larder le dos de coups de ceinture pour m'exhorter à enfiler des vêtements secs et mes sandales de contrebande, les autres attendaient dans le taxi et, pour ma peine, c'était moi qui réglerais la course, ainsi que l'avait ordonné la Soledad.

Et ce n'était censé qu'être le début du racket au gringo, ai-je dit à Pierre. Ensuite, il était prévu que je paye les billets de bus, comme je l'avais compris quand la Soledad, le Puma et l'autre hippie s'étaient écartés du comptoir de la compagnie Cruz de los Andes (*la Cruz del genocidio inca* ¹⁷, disait le Puma), me laissant face-à-face avec une petite mongolienne indigène totalement édentée qui réclamait son dû d'une voix stridente, de plus en plus exaspérée par le gringo qui retournait l'une après l'autre les poches de son jean et de son paletot paramilitaire en bredouillant qu'il ne comprenait pas où étaient passés sa (nouvelle) carte bancaire et son (nouveau) passeport. Alors les clameurs et les injures (*puto, gringo*) avaient commencé à s'élever dans la file d'attente, et nous en serions probablement arrivés au lynchage anti-gringo si la Soledad ne s'était décidée à s'interposer, rageuse (*radin, capitaliste*), pour payer les billets à la petite mongolienne alors que j'annonçais au Puma, la voix tremblante, qu'on m'avait volé mon nouveau passeport et ma nouvelle carte bancaire. Et c'est en entendant le Puma me répondre avec son air faussement contrit qu'il m'avait mis en garde, *ici ce n'était pas la France*, que j'avais tout compris : le stratagème de la Soledad (repérer mon porte-feuille dans le taxi et s'en emparer sous couvert de caresse érotique), la complicité active du Puma (incriminer les soi-disant niños gomeros du Terminal) et même de l'autre hippie (qui faisait semblant de ne rien comprendre). En un instant, j'avais été

¹⁶ Quechua : langue autochtone largement répandue dans la moitié ouest de l'Amérique du Sud.

¹⁷ La Cruz del genocidio inca : la croix du génocide inca.

dépossédé de mes derniers instruments de souveraineté et réduit à l'état d'esclave sexuel, exactement comme l'avait voulu Pierre, et comme je l'avais moi-même compris dans un vertige croissant, incapable de réagir convenablement (renverser la Soledad d'un *yop tchagui*, lui arracher son sac à dos et filer dare-dare du Terminal) et sentant la foule indigène et les cris se refermer sur moi tandis que la Soledad me demandait si tout allait bien, la canaille, et que je bredouillais au Puma de me conduire de toute urgence jusqu'à la pharmacie la plus proche et de me prêter de quoi acheter une boîte de Lexomil, *por favor*.

Aujourd'hui, chaque fois que quelqu'un me parle de son désir de visiter ce genre de pays, la seule chose que je recommande, c'est d'emporter le maximum de boîtes de Lexomil. Là-bas, ai-je dit à Pierre, le générique de Lexomil que vendent les pharmaciens (sans ordonnance) est coupé au bicarbonate de sodium, et il n'est en aucun cas assez énergique pour permettre au gringo de voyager dans des conditions tolérables, a fortiori s'il doit emprunter un autobus de la compagnie Cruz de los Andes et endurer douze heures de rallye automobile dans les cols andins, avec les carcasses d'autobus encore fumantes au fond des précipices, les hurlements à la mort des gosses faméliques, les toilettes hors service et les relents de vomi des passagers mêlés à l'odeur du chicharrón que des cortèges de *campesinos*¹⁸ vendent à la criée dans l'étroit couloir de l'autobus.

Heureusement qu'il y avait le film, ai-je dit à Pierre. Jamais de ma vie je n'ai visionné autant de fois le même film, ou du moins les trente premières minutes (ensuite le disque sautait et le film reprenait depuis le générique), suffisamment tonitruantes (c'était un film américain sur l'Apocalypse) pour couvrir les craquements funestes du châssis et les éructations de la Soledad qui, à demi vautrée sur moi, avait dévoré pendant tout le trajet au moins autant de sacs de chicharrón que j'avais avalé de cachets de pseudo-Lexomil (en vain). Ce film avait été ma bouée de sauvetage, ai-je dit à Pierre, à tel point que, lorsque la Soledad m'avait attrapé par le bras pour me lever de mon siège, j'avais regretté de devoir quitter l'autobus, qui plus est pour descendre dans le trou boueux et glacial que la Soledad avait qualifié de *pueblo de la Puna*¹⁹ et nous enfoncer dans un enfer de carcasses éventrées, de mouches et d'indigènes consanguins, le *mercado campesino*²⁰, comme disait la Soledad, celui-là même où, contre toute attente, j'ai fait la découverte du plus beau trésor d'Amérique du Sud : *la chicha*.

Bien sûr, à la vue (et à l'odeur) du seau gargouillant de liquide brunâtre, j'avais d'abord pensé à un nouveau traquenard. Dans mon ignorance, j'avais même refusé le bol que me présentait le Puma, déclarant que je préférerais boire une bière ou de l'aguardiente. Mais, sous la pression du Puma (*la chicha, boisson sacrée de l'Inca*, répétait-il) et le regard assassin de la Soledad, j'avais fini par me résigner à prendre le bol à deux mains (*pour l'humilité*) et à en verser la moitié dans la boue du *mercado campesino* (*pour la Pachamama*²¹) avant d'avaler le reste d'une traite.

L'alcool, voilà le véritable ciment identitaire de l'humanité, ai-je dit à Pierre. Un peuple se retrouve dans ce qu'il boit (à l'exception des peuples abstinentes, qui vivent dans l'auto-extermiation permanente) : les Noirs dans le cuba libre, les Maras dans l'aguardiente, l'Inca dans la chicha, les insulaires dans cette lavasse insipide qu'ils nomment fièrement *leur bière locale*. D'ailleurs, si Pierre buvait un peu plus vite, il comprendrait mieux l'âme de cette île. Au bout d'un certain nombre de pintes, peut-être se sentira-t-il lui-même investi d'une certaine forme d'insularité. Sur cette île, les hommes se sont toujours entretués autour de vagues concepts de légitimité que personne ne comprend vraiment, alors que la question peut se régler avec un simple éthylo-test : plus il circule de bière locale dans le sang d'un individu,

¹⁸ Campesinos : paysans.

¹⁹ Puna : hauts plateaux andins.

²⁰ Mercado campesino : marché paysan.

²¹ Pachamama : terre-mère (ou déesse-terre) dans certaines cultures précolombiennes.

plus celui-ci est légitime.

C'est exactement la même chose avec la chicha, ai-je dit à Pierre. Après le troisième seau, il n'était plus question de gringo. J'étais devenu le *hermano*²² du Puma, avec mon propre animal totem (le requin marteau) et le même mépris de la Soledad et de l'autre hippie, toutes deux anti-chicha et par conséquent anti-Pachamama, anti-Inca, typiquement conquistador, comme nous en convenions, le Puma et moi, après les avoir abandonnées dans le mercado campesino et en nous dirigeant, bras dessus, bras dessous, jusqu'à la chichería la plus proche (le Puma avait brandi sa pierre purificatrice sous le nez de la Soledad quand celle-ci avait tenté de me retenir).

Évidemment, les campesinos n'avaient pas l'habitude de voir un gringo débarquer dans leur chichería. Ils avaient d'abord pensé à une provocation. Mais, de la même manière que ma passion de l'aguardiente m'avait sauvé du dépeçage Maras lors de ma première nuit à la pension, cette fois c'était ma passion de la chicha qui m'avait sauvé de la jacquerie paysanne, et probablement aussi de la fermeté de ma réaction quand, pour m'éprouver, l'un d'eux (le plus saoul) s'était approché en titubant de notre table et avait craché dans notre seau de chicha, sans le moindre égard pour l'Inca et pour la Pachamama, comme s'était écrié le Puma. *Même le gringo sait mieux boire la chicha*, avait-il eu le temps d'ajouter. Puis le campesino l'avait empoigné par les rastas et lui avait écrasé la gueule dans la poussière de la cour.

Nous nous serions alors probablement fait lapider par l'ensemble des campesinos de la chichería si je n'avais pas réagi correctement, c'est-à-dire en terrassant l'assaillant d'un fulgurant *yop tchagui*, suivi d'un rétablissement en position de combat *kibon junbi seagi* et d'un retentissant *khiap* qui avait soulevé un tonnerre d'acclamations d'un bout à l'autre de la chichería (même l'assaillant voulait m'embrasser). Après ce test d'entrée, j'avais été admis, je dirais même à Pierre *adopté* par les campesinos, buvant la chicha à la même table qu'eux, dans les mêmes bols et dans le même respect sacré de la Pachamama, *notre mère commune*, comme n'avait cessé de s'écrier le Puma, le visage ruisselant de larmes et de poussière dorée.

C'est la dernière image que je garde de lui. Ensuite, c'est le trou noir. Quand je suis revenu à moi, il faisait nuit et j'étais allongé sur un trottoir, sous un abri de bus, mais surtout (j'avais pris un certain temps à le comprendre) dans le même duvet que la Soledad. Alors, je ne sais pas ce qu'il m'a pris, ai-je dit à Pierre. Étaient-ce les effets secondaires de la chicha, ou bien la petite culotte en dentelles, ou simplement l'accumulation de testostérone (tout compte fait non déchargée depuis l'accident zoraïdien), le désir de montrer *ce que j'avais dans le ventre* ? En toute logique, j'aurais dû profiter du sommeil de la Soledad pour glisser une main dans le sac à dos qui nous servait d'oreiller, récupérer ma carte bancaire et mon passeport et disparaître dans la nuit, ni vu ni connu. Au lieu de quoi j'avais arraché la petite culotte de la Soledad, je l'avais retournée sur le ventre et je l'avais possédée comme jamais personne ne l'avait probablement jamais fait, *comme une chienne*, comme dirait Pierre.

Je lui laisse le soin de se figurer l'effet que cette improbable *preuve d'amour* avait produit sur l'imagination de la Soledad. Dès lors, l'étai s'était une fois pour toutes refermé sur moi, et, au petit matin, la Soledad m'avait fait monter dans un nouvel autobus, *en amoureux* (le Puma et l'autre hippie avaient mystérieusement disparu) où, le regard débordant de tendresse, elle n'avait plus un seul instant cessé de soupirer et de m'embrasser malgré ma nausée et les gerbes de chicha que je déversais convulsivement par la fenêtre de l'autobus.

Bien sûr, Pierre me répondra que, maintenant que je l'avais *bien baisée*, je n'avais qu'à lui dire *merde* avant de *tailler ma route* (comme Zoraida l'avait lui-même bien baisé avant de lui dire merde et de tailler sa route). Et c'est en effet exactement ce que je ferais aujourd'hui. Mais, à l'époque, je n'étais pas le même homme, ai-je dit à Pierre. J'avais des scrupules, je me disais que tout était de ma faute, que j'avais joué avec les sentiments de la Soledad. J'avais même commencé à m'excuser (j'avais bu trop de chicha, tout était de ma faute), mais l'autre n'avait rien voulu entendre. Elle avait répété que tout allait bien se passer, *mi amor*,

²² Hermano : frère.

avec un sourire radieux et en me prenant par la main pour me faire descendre de l'autobus, au beau milieu d'un désert de pluie et de gadoue où elle m'avait invité à respirer *l'air pur de la Puna*.

Les tenants et les aboutissants de cette infernale odyssée, je les lui avais déjà rapportés en long et en large, ai-je dit à Pierre. En ce qui me concerne, marcher des heures durant sous un déluge de pluie n'a d'ailleurs rien de particulièrement extraordinaire. J'ai toujours aimé la randonnée en montagne, et je peux assurer à Pierre que, contrairement à lui (l'impotent, absurdement fier de son caractère *anti-sportif*), j'aurais pu prendre un plaisir certain à parcourir des dizaines de kilomètres de pierres glissantes et de broussailles d'épineux, pour peu que j'eusse été en condition de m'y prêter, que le paletot de Carlito fût imperméable et mes sandales de contrebande étanches à l'eau et à la boue et, surtout, si la Soledad m'avait laissé jeter un œil à sa carte géologique.

Je m'étais rendu compte que quelque chose clochait en la voyant s'agenouiller devant le torrent qui nous barrait la route. Alors j'avais éprouvé un plaisir diabolique, il faut bien l'admettre, et je m'étais même penché sur elle pour mieux voir l'ombre du doute voiler son expression de stupide béatitude tandis qu'elle tournait et retournait la carte entre ses mains, s'attendant sans doute à ce que je lui vienne en aide, ou qu'au moins je brise le silence. Mais je n'en avais rien fait. Au contraire, j'avais continué de la dévisager avec mon sourire le plus méprisant, le plus pierrien, et ce n'est que parvenu à l'ultime extrémité (elle se serait jetée dans le torrent) que je lui avais arraché la carte des mains.

Elle n'aurait pas pu faire pire, voilà la seule chose que j'avais dite à la Soledad, ai-je dit à Pierre. Je n'avais même pas pris la peine de lui expliquer son erreur (nous précipiter à l'Est sur plus de mille mètres de dénivelé négatif quand la carte géologique indiquait que la future communauté Utopía se situait à l'Ouest et à plus de mille mètres de dénivelé positif), d'abord pour la laisser imaginer le pire, ensuite parce que j'étais moi-même de plus en plus inquiet à mesure que la nuit tombait. Plus vite, encore plus vite : c'est la seule chose que j'avais dite et répétée à la Soledad. Et elle était si pitoyable, avec ses longues boucles ruisselantes et ses traits tirés par l'épuisement et par la peur, que je m'étais finalement résolu à porter son sac à dos, puis à la soulever dans mes bras après qu'elle eût glissé sur une pierre et se fût à moitié cassé la cheville, et j'avais couru comme un possédé jusqu'à ce que la nuit fût tout à fait tombée, noir comme le jais, et que je ne puisse plus faire un pas de plus.

Je mets Pierre au défi de survivre une nuit entière dans la Puna, à plus de trois mille mètres d'altitude, sans la moindre végétation pour s'abriter des trombes d'eau glacée qui pénètrent jusqu'aux os et avec une boulette de chicharrón pour toute source d'énergie. De fait, quand les premières lueurs du jour m'avaient ramené à moi, j'avais bel et bien cru que la Soledad était morte dans mes bras. J'avais alors tout fait pour la ranimer, les gifles, le bouche-à-bouche, le massage cardiaque, et Dieu seul sait ce qu'elle a pu s'imaginer quand, reprenant soudain connaissance, elle m'avait trouvé en train de sangloter à ses pieds. Avant que j'aie pu lui expliquer (elle me devait la vie), elle s'était déjà relevée et se précipitait à cloche-pied sous les trombes d'eau, en direction d'un pick-up surgi de la brume qui s'était immobilisé à quelques mètres de nous, juste assez proche pour que j'identifie à l'intérieur de la benne une demi-douzaine de silhouettes sinistres, mi-hommes, mi-porcs, en même temps que me revenaient en mémoire les pires « Conseils aux voyageurs » du ministère français des Affaires étrangères (les gringos détroussés, violés et assassinés au milieu des montagnes).

Mon instinct me sommait évidemment de détalier aussi vite que je pouvais. Mais la Soledad s'était déjà hissée dans la cabine du pick-up et, malgré ma juste colère, je n'avais pas pu me résoudre à l'abandonner. Bon gré, mal gré, j'étais donc monté dans la benne du pick-up (la cabine était pleine de passagers, dont la Soledad), au milieu de toute une bande d'indigènes et de cochons qui se tenaient calfeutrés sous une bâche plastique.

Pierre peut se figurer dans quelle confusion nerveuse je me trouvais alors. Jusqu'ici, j'avais encaissé les pires épreuves sans broncher. Et j'avais encore surmonté les dérapages du pick-

up dans les torrents de boue (plus frénétiques encore que ceux de la Cruz de los Andes), la pluie cinglante, le vent, la brume glacée, les regards consanguins des indigènes, leurs machettes ensanglantées, les mordillements des cochons sur mes mains agrippées à la bâche, le lisier qui s'insinuait dans mes sandales, l'irrespirable puanteur, en particulier quand le pick-up s'était immobilisé au cœur d'une vaste décharge à ciel ouvert (*Utopía*, avait dit la Soledad en sortant de la cabine), la porcherie dans laquelle nous avait conduits les indigènes (*le centre communautaire*), jusqu'au matelas de paille infesté de cafards et de *vinchucas*²³ : j'avais tout surmonté, ai-je dit à Pierre. Mais, quand la Soledad avait sorti de son sac à dos mon carnet de notes imbibé d'eau, la digue avait rompu. Tout à coup, mon système immunitaire s'était effondré, et je m'étais effondré avec lui, d'un seul bloc, dans la boue et le lisier.

Jamais de ma vie je n'ai été aussi malade, ai-je dit à Pierre. Pour moi, j'étais cuit : qu'il s'agît d'une intoxication alimentaire au chicharrón, d'un coup de froid ou d'un cancer généralisé, c'était du pareil au même. Perdu à mille lieues de toute pharmacie, j'étais condamné à me traîner cent fois par jour du lit aux toilettes (un seau derrière la porte) et des toilettes au lit, en attendant la mort, seul comme au premier jour, la Soledad s'étant bien évidemment volatilisée sur ses béquilles après avoir pris tout ce qu'il y avait à prendre (la carte bancaire, le passeport, la vie sauve, le *bon coup*).

Elle ne faisait plus que de brèves apparitions au centre communautaire, souvent au milieu de la nuit, pour voir si j'étais toujours en vie et me narguer avec ses rencontres formidables (les vigoureux indigènes, *héros de la Revolución*), son *cacique*²⁴ (probablement son nouvel amant) et l'enthousiasme général pour l'implantation de la future communauté Utopía (acheté avec ma carte bancaire), s'amusant ouvertement de ce qu'elle nommait ma *turista*²⁵ et cherchant même à précipiter ma mort en me forçant à ingérer des morceaux de pomme de terre noirs de vermine, *pour reprendre des forces*.

Comme je l'ai déjà expliqué à Pierre, c'est la haine qui m'a guéri. Ma soif de vengeance a été plus forte que la mort, et c'est elle qui, un beau matin, m'a tout à coup remis sur pied. La Soledad n'en avait pas cru ses yeux. Elle qui, une fois de plus, avait fait irruption dans le centre communautaire pour me narguer avec ses *rituels à la Pachamama*, elle avait été stupéfaite, pour ne pas dire consternée de me trouver en train d'exécuter des séries d'abdominaux sur mon lit et de m'entendre lui répondre dans un retentissant éclat de rire qu'elle avait parfaitement raison, il faisait un temps magnifique (le toit ne fuyait plus), il serait regrettable que je manque une telle cérémonie, *pour la Pachamama*, m'étais-je écrié. La Soledad en était restée bouche bée, et, de fait, elle n'avait eu d'autre choix que de me conduire jusqu'à son fameux *cacique*.

Et quelle rencontre !

Moi qui m'attendais à affronter le digne héritier de l'Inca, voilà que je découvrais un petit indigène ventripotent qui fuyait mon regard sous son feutre crotteux. J'avais d'ailleurs tout de suite détesté ses yeux fuyants et sa manière de se détourner de moi pour s'adresser à la Soledad dans son quechua incompréhensible, une attitude que je ne connaissais que trop bien pour y avoir été confronté d'innombrables fois dans cette île et qui ne relevait nullement d'une soi-disant timidité, comme avait désespérément essayé de m'en persuader la Soledad (à mi-voix) tandis que nous suivions le cacique dans les ruelles fangeuses de sa communauté, mais uniquement de l'arrogance la plus fétichiste, la plus identitaire, la plus fasciste (j'avais répété le mot fasciste à plusieurs reprises).

²³ Vinchuca : Punaise hématoophage d'Amérique du Sud qui transmet la maladie de Chagas.

²⁴ Cacique : chef indien.

²⁵ Turista : diarrhée violente dont sont victimes les voyageurs, moins habitués que les autochtones aux mets ou aux conditions d'hygiène locales.

Fin de cet extrait de livre

Pour télécharger ce livre en entier, cliquez sur le lien ci-dessous :



<http://www.editions-humanis.com>